
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 5 (1977)

DOI: 10.11588/fr.1977.0.48948

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Handbuch der europäischen Geschichte, hg. von Th. SCHIEDER. Bd. 1: Europa im Wandel von der Antike zum Mittelalter, hg. von Th. SCHIEFFER, Stuttgart (Klett Verlag) 1976, 8°, XXXI-1162 p.

Une histoire de l'Europe peut-elle être écrite dans le dernier quart de notre siècle? Porte-parole de l'équipe d'historiens attelés à cette tâche, directeur d'une collection qui doit comprendre sept volumes, dont le 3^e, le 4^e et le 6^e sont déjà parus, Monsieur Th. SCHIEDER montre dans les premières pages de celui-ci les difficultés de l'entreprise. L'Europe n'a jamais été un concept invariable, mais une notion sujette dans son fondement comme dans son extension spatiale à des variations incessantes. L'Europe a toujours été dépourvue d'unité politique; elle a toujours vécu divisée; son histoire est multiple, diverse, faite de différenciations qui n'ont cessé de progresser depuis le Moyen Age jusqu'à l'époque contemporaine. Ses divisions sont telles qu'il est difficile de saisir autant ce qui constitue l'essence de l'Europe dans son ensemble que l'essence des nations qui la composent. C'est pourquoi une histoire de l'Europe ne saurait se réduire à une somme des histoires de ses composantes ou à celle des relations entre les Etats nationaux: son objet, c'est l'histoire commune des Européens. Mais dans quelle mesure existe-t-elle? Dans quelle mesure les Européens en ont-ils eu une et en ont-ils conscience? Autant de questions ouvertes auxquelles tente de répondre une bibliographie surabondante depuis les deux guerres et surtout depuis la renaissance, par delà toutes les divisions et toutes les oppositions, de l'idée d'une communauté européenne. Aussi bien l'« Histoire de l'Europe » devra-t-elle être ouverte à la fois à ce qui rapproche les Européens et à ce qui les sépare les uns des autres, être exempte de toute idéologie et exposer des faits historiquement fondés, mais vus sous l'angle européen.

Nous espérons n'avoir pas trahi la pensée de Monsieur SCHIEDER en condensant à l'extrême son exposé liminaire, riche de suggestions et tout en nuances sur le concept et les problèmes de l'histoire européenne et sur la manière dont l'historiographie passée et présente traite l'ensemble de ces questions. Dégageons maintenant à sa suite les principes selon lesquels ont été élaborés les différents volumes de la collection.

L'antiquité n'y est pas comprise. Le point de départ de l'histoire européenne correspond à l'élaboration de « quelque chose de neuf » sur les ruines de l'Empire romain et de la culture classique. Si cette histoire comporte ainsi un début assez bien fixé, elle se poursuivra au delà de la fin de la prépondérance de l'Europe dans le monde par l'analyse des institutions communes mises en place depuis le milieu de notre siècle et des progrès de la conscience européenne: la série s'achèvera ainsi dans notre présent. Il va sans dire, d'autre part, que l'histoire de l'Europe dépasse de beaucoup celle de l'Occident seul et de sa civilisation, elle comprend tout autant le monde gréco-slave et particulièrement la Russie dont les auteurs pensent qu'elle fait partie de l'Europe, et pas seulement depuis Pierre le Grand. Il demeure que la difficulté majeure de la rédaction consiste dans l'agencement harmonieux des éléments relevant de l'histoire générale de l'Europe et de ceux qui sont propres aux nations. Aussi bien, tous les volumes

à l'exception de celui-ci commencent-ils par un exposé très large des traits communs, des structures et des interpénétrations européennes telles qu'elles apparaissent dans les relations entre les Etats, dans les mouvements intellectuels et culturels, dans les classes sociales et les intérêts économiques. Après quoi l'analyse passe aux nations et s'attache surtout à leur volonté et à leur capacité de se réaliser en Etats. Ce schéma qui n'est pas sans faiblesses et qui n'exclut pas certaines répétitions, reproduit celui qui fut utilisé dans l'ouvrage »L'Europe aux XIXe et XXe siècles«, paru en 1962-1964 sous la direction de MM. BELOFF, RENOUVIN, SCHNABEL et VALSECCHI: il est sans doute le seul possible pour échapper à l'antinomie unité et pluralisme. Il va de soi que dans une œuvre qui se meut en somme sur deux plans, la périodisation ne peut être qu'approximative.

Abordons à présent la recension du tome I consacré au passage de l'Europe de l'Antiquité au Moyen Age, soit des environs de 400 au milieu du XIe siècle. L'analyse de la période est répartie entre 14 chapitres qui se succèdent sans regroupement aucun, dans un ordre le plus souvent chronologique: I. Vue d'ensemble, II. Le monde européen vers 400, III. Economie et société du Ve au XIe siècle, IV. L'Empire, les mouvements et l'installation des Germains, V. L'irruption de l'Islam, VI. L'Europe au VIIe siècle (Byzance, Slaves et peuples de la steppe, royaumes germaniques, principautés celtiques, Eglise), VII. L'Empire carolingien (687-887), VIII. Les Etats successeurs de l'Empire carolingien (Bourgogne, Italie du Nord et du centre, Royauté et Empire des Ottoniens et des premiers Saliens, France du IXe siècle à 1060), IX. L'Italie du Sud (de 774 à la conquête normande), X. L'Empire byzantin sous les dynasties syrienne et macédonienne, XI. Construction politique et ecclésiastique de la moitié orientale de l'Europe (Slaves, Hongrois, Albanais, Finnois, Baltes; formation de la Russie), XII. Genèse des royaumes septentrionaux (Angleterre, Scandinavie, expéditions des Vikings), XIII. Musulmans et chrétiens dans la péninsule ibérique, XIV. L'Eglise post-carolingienne.

L'immensité et la diversité de la matière ont contraint le maître d'œuvre, Monsieur Th. SCHIEFFER, auquel on doit les chapitres I, III, VII et XIV et des développements importants dans les chapitres II, IV, VI et VIII, à confier d'autres parties du volume à une équipe de spécialistes: MM. R. WENSKUS (peuples germaniques), E. EWIG (Gaule mérovingienne), O. MAZAL (monde byzantin), M. HELLMANN (Europe orientale), E. WAGNER (Islam), H. SCHMIDINGER et H. ENZENSBERGER (Italie méridionale), F. J. BYRNE (Celtes), K. REINDEL (Empire ottonien et salien), K. F. WERNER (France), feu K. WÜHRER (Angleterre et Scandinavie), J. M. LACARA et O. ENGELS (péninsule ibérique). Chacun des auteurs a donné du chapitre qui lui fut confié un exposé dont l'ampleur est graduée selon l'importance du sujet traité (170 p. par exemple pour VI, 150 pour IV et pour VIII, plus de 100 pour VII mais seulement une vingtaine pour V et pour IX). Tous les chapitres se recommandent par la richesse de leur information, leur style clair et nuancé, l'abondance de leurs références aux sources et à la bibliographie, celle-ci poussée jusqu'à ces

toutes dernières années. L'aération de cette masse considérable est assurée par des paragraphes dont le nombre peut paraître excessif (il y en a 156 au total), mais il s'explique par le souci des auteurs de faire œuvre scientifique et pédagogique tout à la fois. Encore faut-il ajouter que l'impression de morcellement que peut donner l'ouvrage se trouve corrigée par le premier chapitre dans lequel Monsieur SCHIEFFER a ramassé les faits principaux abordés dans chaque partie et retracé le mouvement général de la période. Aussi plutôt que de reprendre un à un chacun des chapitres où l'on retrouve le résultat des recherches personnelles des auteurs – recherches exposées dans leurs ouvrages ou leurs articles –, il nous a paru plus utile de suivre Monsieur SCHIEFFER dont les pages d'introduction générale – qu'il nous arrivera parfois de nuancer – éclairent singulièrement cette première phase de l'histoire européenne.

Il y a dans son exposé des termes qui reviennent souvent – transformation (sous-entendu lente et progressive d'un état de choses à l'autre), tournant, devenir, différenciation, zone culturelle – auxquels il faut être attentif. Et aussi des idées directrices qui emportent l'adhésion, en particulier l'impossibilité de tout expliquer par les structures, l'importance de l'événement, le jeu des individus, le rôle capital des forces spirituelles, autant d'éléments qui aident à la compréhension de la période.

Son point de départ se situe dans l'Antiquité tardive (Spätantike) des environs de 400 dont Monsieur SCHIEFFER esquisse un brillant tableau où apparaissent déjà de singulières différences entre l'Ouest et l'Est de l'Empire. L'Etat persiste en Orient; en Occident il est en proie à une crise aiguë à laquelle il succombera rapidement. Le problème général le plus important est celui du déclin du monde antique »phénomène peut-être unique en son genre qui apparaît dans une multitude de faits particuliers, mais qu'il est impossible de saisir rationnellement dans ses profondeurs ni d'expliquer par une cause unique... toutes les interprétations qui en ont été données demeurent partielles« (p. 27). On ne croit plus à la théorie des catastrophes, à plus forte raison à »l'assassinat« de la civilisation ancienne. La théorie de la continuité de celle-ci, en Occident tout au moins, est plus satisfaisante, mais DOPSCH, qui envisageait presque exclusivement les structures économiques et sociales a oublié les faits politiques, la puissance de l'Eglise surtout: sur ce plan-là aussi il y aurait une continuité à observer.

L'installation des Germains en Occident, la première symbiose romano-germanique accentuèrent la différence entre l'Ouest et l'Est de l'Empire. La reconquête justinienne demeura un épisode puisqu'immédiatement après la mort de l'empereur, les Lombards arrachèrent la plus grande partie de l'Italie à l'Empire. A la fin du VI^e siècle coexistent dans la Romania trois royaumes ceux des Visigots, des Lombards et des Francs, ce dernier, le plus important, débordant largement la Romania au delà du Rhin, le seul aussi, en raison des deux populations qu'il comprenait, à n'être pas destiné à une romanisation totale. En dehors du monde romain se profilent les petits royaumes celtiques et anglo-saxons et les »Stämme« germaniques continentaux, les uns déjà compris

dans l'ensemble franc (Thuringiens, Alamans, Bavarois), les autres encore en formation (Saxons).

Au VI^e siècle encore, toute la partie orientale subit les assauts de peuples de la steppe (Avars, Bulgares) tandis que déferle jusqu'à la Baltique et à la Saale la vague slave. Elle franchit le Danube et rompt de ce fait le contact entre les Grecs et les Romains. L'Est de l'Empire connaît alors la même crise que l'Ouest deux siècles plus tôt, mais avec des changements beaucoup plus radicaux puisque mis à part ses secteurs côtiers, la péninsule balkanique fut presque entièrement slavisée. L'Hellénisme se maintint cependant et avec lui l'Empire qui accentua son caractère grec, mais semblait condamné au début du VII^e siècle à n'être plus qu'une puissance marginale de l'Europe.

Examinée du point de vue européen, l'irruption de l'Islam marque sans doute la coupure la plus profonde entre l'Antiquité et le Moyen Age en raison de ses conséquences politiques, économiques et culturelles. Elle fut à tous égards une «catastrophe» qui fit éclater le cadre gréco-romain qui enserrait la Méditerranée et rejeta sur elle-même l'Europe, amputée de la péninsule ibérique et exposée pendant deux siècles aux invasions musulmanes. Sur ces deux données, Monsieur SCHIEFFER parle le même langage que PIRENNE dont il ne partage cependant point la conception d'ensemble. Le secteur le plus menacé fut l'Empire byzantin qui s'orienta définitivement vers l'Est dans une tâche de défense de la chrétienté. Mais le danger arabe ne rapprocha pas l'Occident romano-germanique de l'Orient hellénique; bien au contraire, les deux domaines affirment chacun ses caractères propres et deviennent étrangers l'un à l'autre.

En Occident s'accomplissent aux VII^e et VIII^e siècles des transformations capitales. Il s'agit d'une part d'un lent renouveau des forces spirituelles dont les impulsions viennent non pas de l'ancienne Romania mais d'Irlande et d'Angleterre. On note d'autre part l'évolution du plus considérable des Etats, le royaume franc, dont l'aspect essentiel a été la montée d'une puissante aristocratie issue de l'intégration des *proceres* francs, bourguignons et gallo-romains en une seule classe dirigeante qui ruina la dynastie mérovingienne. L'Etat complètement affaibli fut relevé par les Carolingiens qui supplantèrent l'ancienne lignée royale depuis 687 et définitivement en 751.

Le royaume carolingien, qui culmine avec Charlemagne, marque à la fois une fin et un début. Il se trouve au bout du processus au cours duquel disparut lentement l'ancienne unité méditerranéenne gréco-romaine pour être remplacée par l'ensemble romano-germanique. Mais il est aussi le point de départ de l'histoire de l'Occident européen auquel il légua quelques unes de ses institutions, telles la féodalité naissante, la renaissance intellectuelle dont il fut le théâtre, l'union étroite du *regnum* et du *sacerdotium* sous la direction du prince. Son souverain aspire à l'égalité de rang avec l'empereur byzantin: la naissance de l'Empire d'Occident répond, en dernière analyse, à cette volonté.

Entre les deux empires, dont les contacts ont été insignifiants, on observe au IX^e siècle de profondes différences. L'Empire byzantin maintient sa continuité avec le passé; il se concentre autour de l'empereur et de sa capitale; après une période de crise, il connaîtra avec la dynastie macédonienne une brillante

renaissance politique; il demeure un foyer de haute culture à laquelle participe l'élite laïque. En Occident la renaissance carolingienne produit ses plus beaux fruits, mais cette culture reste exclusivement cléricale. Sur le plan politique, on assiste à des bouleversements profonds qui se résument dans la désagrégation de l'Empire, partielle en 843, totale en 887. Les causes générales qui y ont contribué sont nombreuses. Elles relèvent tout à la fois des mentalités – inflexibilité du principe des Deux Pouvoirs dans le sens d'une direction sacerdotale – et des structures: poids de l'aristocratie, prolifération désordonnée de la féodalité, régionalisation toujours croissante. A ces transformations intérieures s'ajoute la pression que l'Occident subit de la part d'autres peuples, Sarrasins sur les côtes méditerranéennes, Normands surtout, dont les invasions, loin de se réduire à des opérations de pillage, intensifient les relations entre l'Occident et l'Orient et surtout marquent l'entrée des peuples du Nord dans l'histoire européenne par la fondation des royaumes scandinaves, l'installation de dominations normandes en Irlande et en Angleterre et la participation des Varègues à la construction de la Russie qui commence alors. Entre l'Occident plein de remous et l'Empire byzantin plus stable, l'hostilité éclate sous forme de rivalités missionnaires en Moravie et en Bulgarie; dès ce moment on peut deviner que les Slaves occidentaux entreront dans la zone latine de la chrétienté et les Slaves orientaux dans la zone grecque.

Succédant à une période toute en mouvements, le Xe siècle, exception faite de l'arrivée des Hongrois, apparaît comme une phase de stabilité relative. L'Occident parvient à maîtriser les Vikings comme on le voit en Irlande, en Angleterre et même en France. Le danger sarrasin est conjuré à la fin du siècle. L'Empire byzantin connaît son second âge d'or avec les grands empereurs de la dynastie macédonienne. Des royaumes nés du démembrement de l'Empire carolingien, ceux de Francie occidentale et de Francie orientale, qui deviendront la France et l'Allemagne, se consolident, mais cette consolidation épouse des formes très différentes de l'une à l'autre. La France, où la royauté n'a pu contenir la haute aristocratie, est morcelée en principautés territoriales. En Allemagne au contraire, la royauté, mise un moment en péril au seuil du siècle, est redevenue forte avec Otton Ier qui, appuyé sur l'Eglise, réussit à établir un certain équilibre entre l'autorité royale et l'aristocratie laïque. Cette solidité explique la prépondérance qu'Otton exerçait alors en Occident ainsi que le rétablissement de l'Empire en sa faveur. Le rêve de son petit-fils Otton III de faire de cet Empire un nouvel Empire universel romain et chrétien s'évanouit peu après l'an Mil mais la crise qui l'emporta laissa subsister l'Empire dans son cadre germano-italien. Le déploiement de la grande principauté russe de Kiev et la formation de la Pologne, qui suit de près l'affermissement de la Bohême, complètent la silhouette de l'Europe dont les contours sont ainsi tracés à la fin du Xe siècle. Mais nulle part on ne peut encore parler d'Etats; les formations politiques qui viennent d'être évoquées sont tout au plus des Etats dans le devenir.

A ce devenir contribuent depuis la fin du Xe siècle des transformations capitales dans les structures. C'est une véritable révolution qui s'annonce avec le

défrichement, l'intensification des échanges, la renaissance des villes, la consolidation de la seigneurie, l'implantation généralisée de la féodalité. Mais on ne saurait oublier les forces spirituelles qui, elles aussi, travaillent, en Occident tout au moins, à l'élaboration d'un monde nouveau: approfondissement du Christianisme par l'ordre monastique, première réforme de l'Eglise dont Rome prendra la tête. Alors se prépare l'intégration spirituelle de l'Europe morcelée autour de la Papauté. Lentement l'Europe passe du haut Moyen Age au Moyen Age »classique«.

Telle est la trame sur laquelle se déroulent les différents chapitres de ce tome I du »Handbuch der europäischen Geschichte«. Destiné aux spécialistes qui y trouveront le dernier état des questions qu'ils sont amenés à se poser, il est également appelé à répondre à l'attente de tous ceux qu'intéresse l'histoire de l'Europe dans la première phase de son histoire. A ce double point de vue, il nous paraît être une réussite.

Robert FOLZ, Dijon

Martin HEINZELMANN, *Bischofsherrschaft in Gallien. Zur Kontinuität römischer Führungsschichten vom 4. bis zum 7. Jahrhundert. Soziale, prosopographische und bildungsgeschichtliche Aspekte*, München (Artemis Verlag) 1976, 281 S. (Beihefte der FRANCIA, Bd. 5).

Der Verfasser des vorliegenden Bandes definiert als Ziel seiner Untersuchungen die »Einordnung und Bestimmung der Rolle einer durch ihr Amt abgegrenzten Personengruppe im sozialen Gefüge wie im politischen Geschehen ihrer Zeit« (S. 233). Bei diesem Versuch stützt er sich neben dem Quellenmaterial, das sich auch bisher einer regelmäßigen Beachtung der Historiker der spätrömischen sowie der frühmittelalterlichen Periode erfreut hat, in besonderem Maße auf die Auswertung der verschiedenen überlieferten Formen des römischen Totenlobes, d. h. der *laudatio funebris*, von Grabschriften, Biographien und Heiligenleben (vgl. Einleitung 3: Die öffentliche Totenehrung von Personen der römischen Führungsschicht und die literarischen Formen des Totenlobes). Ausgehend von der Beobachtung, daß die mit der öffentlichen römischen Totenehrung zusammenhängenden Quellen nicht nur eine spezifische Aussagekraft bezüglich des sozialen Ranges der gelobten Toten, sondern auch eine erstaunliche literarische Kontinuität über Jahrhunderte hinweg aufweisen (dazu bereits Vf.: Neue Aspekte der biographischen und hagiographischen Literatur in der lateinischen Welt, 1.–6. Jh., FRANCIA 1, 1973, 27–44), werden in einem ersten Kapitel die literarischen Formen des römischen Totenlobes von den sogenannten Scipionenelogien (Entstehungszeit zwischen 240/130 v. Chr.) bis hin zu Epitaphien vornehmer christlicher Laien des frühen 7. Jahrhunderts untersucht (Kap. I: Metrische Grabschriften der römischen Nobilität).

Bei der Erschließung dieses Quellenmaterials spielt die Entschlüsselung seiner Grundelemente, der Tugenden (*virtutes*), in Bezug auf den sozialen Hinter-